

Robert Greene
Kate, Christine et Brandy : au-delà du réel

Bruno Dequen

Number 176, February–April 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dequen, B. (2016). Robert Greene : Kate, Christine et Brandy : au-delà du réel. *24 images*, (176), 20–21.

ROBERT GREENE

Kate, Christine et Brandy : au-delà du réel

par Bruno Dequen



Kate Plays Christine (2016)

Lors du dernier Festival de Sundance, deux films s'inspiraient du même fait divers obscur, survenu en 1974 : le suicide en direct de Christine Chubbuck, une présentatrice de télévision régionale. Si l'histoire du cinéma américain regorge de telles *coïncidences*, celle-ci est d'autant plus intéressante que les deux films concernés proposent des approches aux antipodes l'une de l'autre. Mettant en scène Rebecca Hall, *Christine* est une fiction dramatique classique, calibrée pour de futurs prix d'interprétation. À l'autre bout du spectre cinématographique, *Kate Plays Christine* est un drôle d'objet, une sorte de méta-film qui prend la forme d'un documentaire sur la préparation et le tournage d'un (faux) film sur Christine Chubbuck, cette fois-ci interprétée par Kate Lyn Sheil, une jeune actrice de la scène indépendante principalement connue du grand public pour avoir joué un personnage secondaire dans la série *House of Cards*.

Kate Plays Christine est réalisé par Robert Greene, un documentariste passionné par la nature du métier d'acteur/trice et le rôle que joue la performance dans nos vies quotidiennes. Dans *Actress* (2014), son précédent film, il suit ainsi le quotidien de Brandy Burre, qui était de la distribution de la série *The Wire*. Après avoir mis de côté sa carrière au profit d'une vie familiale de banlieue, l'actrice tente de reprendre en main sa vie professionnelle à mesure

que son couple se désagrège. Dans ces deux films, la démarche de Greene demeure inchangée, même si *Kate* pousse beaucoup plus loin certains des enjeux abordés dans *Actress*. La particularité du cinéma de Greene repose sur la relation de collaboration qu'il établit avec ses protagonistes et l'artificialité assumée de sa mise en scène. Le degré de performance et de manipulation n'est pas masqué, contrairement à bon nombre de documentaires. Il est au contraire le sujet même du film. Certes, la performance ouvertement artificielle d'un(e) protagoniste au sein d'un documentaire n'est pas un phénomène récent. Pensons simplement, pour prendre un exemple purement ludique, à la présence d'Arnold Schwarzenegger dans *Pumping Iron* (1977). Conscient qu'il était sur le bord de quitter le monde du culturisme, le futur acteur profita du tournage de ce documentaire pour dévorer toutes les scènes et imposer son charisme à la caméra. Le film devint manifestement une carte de visite pour l'athlète autrichien qui, en pastichant brillamment l'attitude et la gouaille de Mohamed Ali, trouve le moyen d'élever sa compétition contre Lou Ferrigno au niveau des plus grands événements sportifs de l'époque. Tout aussi incapable de ne pas *jouer* pour la caméra, Brandy Burre devient dans *Actress* l'interprète de sa propre vie, répétant ses scènes et réfléchissant à la meilleure façon de transmettre les bouleversements bien réels qui secouent son quotidien.

Outre la profondeur des enjeux abordés, ce qui distingue *Actress* du film de Schwarzenegger (car, oui, il s'agit bien de son film) réside dans la forte présence de Robert Greene, qui alterne les séquences de pure observation et les moments stylisés, dans lesquels il sublime la performance de son actrice, par une mise en scène qui rend hommage à Douglas Sirk. Greene cherche moins à percer la véritable Brandy qu'à travailler avec elle sur un film concept qui brouille les pistes entre fiction et documentaire. « Nous sommes tous les acteurs de notre propre vie », semble nous dire le cinéaste. Un discours qui n'est pas nécessairement révolutionnaire, mais qu'il rend mémorable grâce à une maîtrise impressionnante du langage cinématographique. Au-delà des réflexions qu'il développe sur le rôle social des femmes, la psychologie des acteurs, les rôles stéréotypés réservés aux actrices et les tensions insolubles entre ambition professionnelle et vie privée, *Actress* est avant tout un film centré sur lui-même. En bout de ligne, la relation entre Robert Greene et Brandy Burre s'impose comme le véritable sujet du film. À la fois voisin confident et metteur en scène intellectuel, Greene problématise la position ambiguë du cinéaste documentaire.



Actress (2014)

De prime abord, *Kate Plays Christine* semble débiter sur une relation de même nature. Kate Lyn Sheil est également une actrice peu connue, hormis sa participation dans une série télévisée. Bien qu'elle soit un peu plus jeune et plus active que Brandy Burre, elle partage une même inquiétude par rapport à son travail. Dès le début du film, Kate affirme un besoin de visibilité qu'elle considère malsain et qui s'accorde mal avec sa nature effacée. « *If a performance of mine is called 'subtle' one more time, I might lose my mind* », dit-elle à son père au téléphone. En acceptant un rôle ouvertement mélodramatique, Kate espère pouvoir être enfin reconnue à sa juste valeur, tout comme Brandy Burre avant elle, qui critiquait ouvertement les rôles de femme de tête qui lui étaient toujours proposés. Cette fois-ci par contre, Robert Greene demeure totalement effacé et aucune relation ne semble se développer entre

Kate et lui, d'autant plus que Kate est aussi opaque que Brandy pouvait être un livre ouvert. Seule une tension (réelle ou inventée) entre Kate et le Robert Greene réalisateur du film surgit à un moment, mais l'artificialité de la situation désamorçe toute tentative d'interprétation psychologique.

D'un point de vue formel, *Kate* évacue la stylisation partielle d'*Actress* au profit d'un double mouvement qui alterne entre l'observation passive des recherches effectuées par *Kate* pour se préparer à son rôle et les scènes de tournage qui incluent les *rushes* du faux film. Alors que le film précédent encourageait le spectateur à tenter de déterminer le niveau d'authenticité des réactions de sa protagoniste, *Kate* évacue rapidement cette piste. En effet, tout y est clairement mis en scène. Outre le projet de film lui-même, qui n'est qu'une pure fabrication, les recherches effectuées par Kate sont d'une rigueur telle qu'elles défient toute vraisemblance. Engagée sur un *movie of the week* à petit budget, elle s'installe en Floride, passe ses journées à la bibliothèque, analyse des microfilms, interviewe la moitié de la population... Elle est l'incarnation poussée à son extrême du *method acting*.

Au premier degré, le film pourrait être pris pour une apologie sans réserve du professionnalisme des acteurs américains. Évidemment, la triple ironie du film réside dans le fait que toute cette recherche ne sert qu'à réaliser un mélo télévisuel, que la dévotion de l'actrice n'est elle-même qu'une performance, et que tout ce travail n'aura servi à rien puisque plus personne n'est capable de lui fournir des informations pertinentes sur Christine Chubbuck. La quasi-totalité de ses apparitions à la télévision ont été perdues ou supprimées. Et Christine n'a laissé un mince souvenir au sein de la communauté que par sa disparition spectaculaire. Avec *Kate Plays Christine*, Robert Greene réalise en fait un documentaire d'un nouveau genre. Sa prémisse est entièrement fabriquée, mais les recherches effectuées sur le sujet sont bien réelles. Kate Lyn Sheil y

joue le rôle de Kate Lyn Sheil, mais elle rencontre réellement les habitants de la petite ville où habitait Christine Chubbuck, et sa démarche créative lui permet de réfléchir aux implications du geste dramatique de Christine et à la fascination malsaine qu'il crée. *Kate Plays Christine* n'est pas un documentaire sur le tournage d'un film mais une réflexion bien réelle sur les problèmes que génère un tel projet. Un peu comme le *Bring Me the Head of Tim Horton* de Guy Maddin, Evan et Galen Johnson, le film de Greene porte sur l'impossibilité même de son existence. Lorsqu'elle finit par apostropher la caméra, Kate met à jour la véritable nature de *Kate Plays Christine* : c'est un film qui nous regarde, qui se joue de nos préconceptions et qui nous demande de réfléchir à l'éthique de notre propre regard. Nous sommes le sujet documentaire de Robert Greene et Kate Lyn Sheil. 24